

« Châteauroux : la marge, le centre », compte rendu de recherche de Camille Paulhan

Soutien à la recherche en théorie et critique d'art du Cnap en 2020

Méthode :

Après avoir bénéficié de la bourse du CNAP, j'ai eu la chance de retourner faire un court séjour à Châteauroux, d'abord prévu au printemps 2021, puis annulé pour cause de confinement, et finalement reporté à septembre 2021. Grâce à Jean-Louis Cirès, responsable des Archives municipales de Châteauroux, et à toute l'équipe des Archives, qui m'ont accueillie avec beaucoup de sympathie, j'ai pu consulter un grand nombre de documents absolument passionnants, notamment sur l'histoire institutionnelle de l'École municipale des beaux-arts, la Biennale de céramique, ou encore tous les projets étonnants soutenus par l'ancien maire Jean-Yves Gateaud : projet de musée d'art contemporain par Paul Chemetov, projet de Centre International d'Art Céramique Contemporain exposant la collection de Charles-Adrien Buéno, etc. Le séjour a également été l'occasion de compléter des entretiens avec des artistes castelroussins comme Richard Fauguet et Alain Doret, et de visiter les expositions du cabinet d'ophtalmologie de Sylvie Raynaud (dans les anciens locaux de la clinique de Max Ploquin, ce qui ne gâche rien). Parallèlement, j'ai continué mon travail de recherche en bibliothèques, essentiellement à la Bibliothèque nationale de France, à la Bibliothèque de l'Institut national d'histoire de l'art et à la Bibliothèque Kandinsky, ainsi que certaines recherches en archives, aux Archives de la critique d'art (Rennes) et à la Bibliothèque Kandinsky. J'ai également pu continuer à mener de nombreux entretiens : en tout, une soixantaine de personnes ont été sollicitées pour cette recherche. Deux ont refusé, l'une car « franchement ce n'est pas sérieux », l'autre parce que « bon courage » (mes notes de travail signalent : « m'a envoyée paître »). Quelques personnes ne m'ont pas répondu, mais globalement l'accueil de cette recherche a été très enthousiaste, même si parfois un peu étonné par le sujet. J'ai le souvenir d'avoir d'ailleurs été contactée de manière spontanée par des Castelroussins désireux de comprendre pourquoi une non-Castelroussine – non-Berrichonne de surcroît ! – pouvait bien s'intéresser à ce territoire.

Cette recherche a par ailleurs été mentionnée à deux reprises dans la presse :

- Gaspard Mathé, « Une historienne de l'art s'intéresse à la scène artistique de Châteauroux », *La Nouvelle République*, 26 janvier 2021
- Hugo Sastre, « L'instant culture. Camille Paulhan étudie la scène artistique castelroussine depuis les années 1970 », *RCF*, 5 février 2021

Je joins à ce dossier le sommaire de mon livre à paraître, thématique et en partie chronologique, mais qui en réalité peut se lire quasiment dans le désordre. Mon idée était de me centrer d'abord sur des personnages, des individualités fortes qui ont constitué des récits autour de leur pratique, mais aussi de me pencher sur des institutions artistiques importantes, comme l'École municipale des beaux-arts, le CRAC, le Musée Bertrand... Chaque partie possède en soi sa petite histoire, sa petite narration qui, fragment par fragment, dessine *une* histoire possible de Châteauroux. Je vous propose également de lire l'avant-propos et l'introduction, qui reprennent quelques éléments déjà envoyés pour constituer mon dossier au CNAP. Enfin, j'ai choisi de vous offrir la compilation des phrases castelroussines prononcées par tous·tes mes interlocuteur·ices, que j'aimerais voir éditées de façon spécifique dans le livre à venir.

Le sommaire

- Avant-propos, ou comment Châteauroux pourrait devenir un point de départ
- Châteauroux : la marge, le centre. Ou comment on me plaingnit sincèrement d'avoir choisi ce sujet
- Les Américains, ou comment Châteauroux découvrit les barbecues, les grosses cylindrées, le bowling, les hot-dogs, le popcorn et les blue-jeans
- René Bonargent, ou comment un peintre en bâtiment – également batteur de jazz – fit entrer ses gravures à la Bibliothèque nationale de France
- Revues castelroussines et éditeurs indriens, ou comment on revendiqua pour la création et les créateurs en Berry à Châteauroux d'exister
- Georges Mérillon et Travail-art, ou comment Châteauroux devint le creuset d'un groupe révolutionnaire promouvant une « culture de l'intelligence aussi utile et nécessaire que celle du bleu, du colza, ou que l'élevage et la production automobile »
- Dominique Marchès, la galerie L'œil 2000 et le Centre régional d'art contemporain, ou comment on croise ici un galeriste à l'emploi du temps plutôt rempli, l'équipe d'un centre d'art ambitionnant de montrer des expositions d'envergure dans l'Indre sans permis de conduire, des TUC au CRAC et un artiste conceptuel facteur de cornemuses
- Le Musée Bertrand, ou comment une momie égyptienne côtoya un agneau siamois naturalisé, une mèche de cheveux d'Agnès Sorel, une dent de Voltaire et des poils de barbe d'Henri IV
- Les Cordeliers, ou comment le couvent montra « la première exposition traitant de cinq dimensions dans l'histoire de la pensée »
- Les radios libres, ou comment l'on entendit de la musique minimaliste japonaise à Châteauroux
- La Biennale de céramique, ou comment Châteauroux vécut à l'heure de la terre
- Les lycées de Châteauroux, ou comment un diacre contemporain de Mike Kelley, une passionnée de Joseph Beuys, les projections du ciné-club de la salle Racine ou l'enseignement anti-planplan de l'inventeur de l'hyperimage purent changer la vie de nombreux élèves
- Étienne Cornevin, ou comment l'art slovaque s'établit à Châteauroux

- Gérard Laplace et Ocre d'art, ou comment l'on planta 72 clous correspondant aux 72 années que l'étoile « la Perle » met pour atteindre la Terre, le long du parapet du pont-barrage situé au-dessus du Portefeuille de Saint-Benoît-du-Sault
- Le festival du cinéma indépendant de Châteauroux, ou comment Châteauroux devint instantanément (et grâce à son magasin Babou) une ville Morlock
- Louis-Ferdinand, ou comment John M Armleder déboula un jour en costume cravate à Châteauroux
- L'École municipale des Beaux-arts de Châteauroux et le Collège Marcel Duchamp, ou comment Teeny Duchamp offrit une réplique du *Grand Verre* à l'école d'art de Châteauroux
- La bande du 15 août, ou comment on en vint à fêter Noël en plein milieu de l'été
- La province (ne pas conclure) : ou comment n'avait-on pas pensé avant qu'il y avait un mot pour désigner tout, absolument tout ce qui n'était pas parisien
- Remerciements, ou comment Châteauroux entra dans le mythe

Extraits du texte

Avant-propos, ou comment Châteauroux pourrait devenir un point de départ

En 2006, Yann Vanderme, un jeune artiste alors étudiant à l'école d'art de Cergy, entame une série intitulée *Faire les choses à 33%*. Pendant deux bonnes années, il clôt certaines de ses activités au tiers : il se fait couper les cheveux à 33%, quitte les salles de cinéma où il est allé visionner des films à 33% de leur durée, se prépare des pâtes à 33% du temps de cuisson normalement prévu... Le 27 septembre 2008, il décide de se rendre à Lourdes, sa ville d'origine, en s'arrêtant bien évidemment à 33% du trajet Paris-Lourdes. *Google maps* est implacable : 33% du Paris-Lourdes, c'est Paris-Châteauroux. Une vidéo documentaire, tournée par Federico Anastasi, en témoigne. On y voit Yann Vanderme descendant de son Intercités à Châteauroux, rôdant hagard dans les rues de la ville, et dissertant : « Il n'y a rien à filmer ici, et c'est pour ça que ça m'intéresse, parce qu'on se retrouve devant une absence d'intérêt. Regarde ça dehors, il n'y a rien. On se retrouve donc à filmer quelque chose d'inintéressant. Donc le spectateur se retrouvera face à quelque chose d'inintéressant, et du coup il pourra mieux comprendre mon projet, peut-être, qui est de faire des choses qui parfois n'amènent à rien. » La vidéo se conclut d'ailleurs sur un monologue erratique : « C'est marrant, cette absence de but. C'est marrant d'être quelque part sans raison, sans intéressement particulier. Ça fait comme un grand vide, qui n'est pas désagréable. Ça peut être la fin du film, oui, il faut bien une fin. Et c'est vrai que d'être dans cet endroit... Ouais. Comment dire. Pourquoi pas ? Une fin, une fin... »

Inintéressant, Châteauroux ? Pour Yann Vanderme, l'aller-retour Paris-Châteauroux est une des fins possibles de son projet *Faire les choses à 33%*. J'y ai vu l'inverse : pour moi, cette étape fortuite pourrait être une promesse, un récit qui se dessine par frottements successifs d'histoires, petites ou pas.

Châteauroux : la marge, le centre. Ou comment on me plaint sincèrement d'avoir choisi ce sujet

À l'automne 2018, je me suis rendue à Châteauroux, embarquée par deux bonnes amies de l'artiste David Legrand. Ce dernier, qui habitait Biarritz (où j'enseignais alors), m'avait conviée à venir voir son exposition « La Isla Bonita », organisée avec le collectif « La galerie du cartable » à la galerie Marcel Duchamp, au sein de l'École municipale des Beaux-arts de Châteauroux. J'avais annulé une soirée d'anniversaire parisienne pour préférer le Berry, et accepté un trajet épique dans une voiture un peu cahotante, avec notamment pour compagnon de voyage un chien clairement hostile, qui me fixait avec défiance à chaque fois que je croisais son regard dans le rétroviseur avant.

Je ne savais rien de Châteauroux, que je n'aurais même pas pu placer sur une carte de France. On m'avait dit, quand j'avais prévenu que je filais dans le Berry un samedi soir frais de novembre : *ah oui Châteauroux, dis donc*. C'était comme Bourges, Limoges, Vierzon, Moulins et Clermont-Ferrand d'ailleurs. C'était à peu près *par là-bas*. Le Centre, ou le centre tout court.

J'avais demandé aux amies en question, profitant d'une pause dans une station-service vers Orléans : « Et qu'est-ce qu'il y a à voir, à Châteauroux ? » Elles avaient répondu immédiatement, enthousiastes : « La piscine ! C'est un mythe. » Vérifications faites, la piscine en plein air évoquée avait définitivement fermé ses portes en 2008 ; la municipalité lui avait préféré un projet de super bassin aquatique à jets et à toboggans. « Quoi d'autre ? » Manger du pâté de Pâques à la boulangerie de la place La Fayette. C'est la première chose que nous sommes allées faire en arrivant, et cela tombait bien, parce que le pâté de Pâques, c'est quelque chose qui gustativement me parlait beaucoup, car c'est une tradition quasi sacrée dans ma famille deux-sévrienne. L'heure de la comparaison allait sonner. Mais enfin tout cela ne m'en disait pas davantage sur Châteauroux. Une piscine comblée, un pâté à la viande englouti à la hâte sur une banquette de voiture, et les miettes un peu grasses qu'on épousseta rapidement, le mystère demeurait.

Le soir du vernissage de « La Isla Bonita », comme je ne connaissais personne et que je ne suis pas douée en mondanités (à Châteauroux comme ailleurs), j'ai fureté dans les couloirs de l'école d'art, qui jouxtaient les espaces d'exposition. Il y avait là un immense objet recouvert d'une grande bâche, que j'ai voulu soulever discrètement. Richard Fauguet, qui était présent au vernissage, me signala qu'il y avait là-dessous le *Grand Verre*. Enfin, un des *Grand Verre* de Duchamp, une copie offerte par son épouse Alexina à l'école d'art de Châteauroux en 1993. Nous nous sommes assis sur un banc, et il m'a lancé : « Tu veux en savoir plus sur Châteauroux ? Je te préviens, l'histoire est longue ».

L'histoire de la scène artistique à Châteauroux est en effet longue, passionnante, fragmentaire ; elle m'a été contée ces dernières années par des dizaines de témoins, de protagonistes de celle-ci, artistes, responsables d'institutions, amateurs, étudiants, liés pour certains par des attaches amicales, professionnelles ou même familiales. Je n'ai pas pensé cet ouvrage comme un récit unique, mais comme plusieurs narrations possibles,

qui courraient de la fin de la présence américaine à Châteauroux (1966) à nos jours. J'ai travaillé en archives, mais j'ai d'abord laissé la part belle à l'écoute, aux histoires peut-être parfois infidèles, partisans, apocryphes qui m'ont été confiées. J'ai conscience, tout à la fois, de participer au mythe, en n'essayant pas de lutter contre celui-ci. Cet essai n'est pas une thèse de doctorat, il assume ses potentielles inexactitudes, son manque d'exhaustivité. En ce sens, il se voit aussi comme tributaire d'une certaine histoire de l'art – aujourd'hui parfaitement passée de mode – qui aimait d'abord raconter des histoires, au risque de la fiction. C'est Giorgio Vasari nous faisant vivre les colères de Donatello (décédé 45 ans avant sa naissance) comme s'il avait été présent dans la pièce, Louis Gillet relatant avec des phrases pétries de compassion les derniers mots d'Antoine Watteau (certainement parfaitement apocryphes). La comparaison s'arrête là, premièrement parce que je n'ai pas vocation à me mesurer à eux, ensuite parce que l'humour me paraît être préalablement le moteur de toute cette folle aventure. Suffisamment non-berrichonne pour me placer toujours à distance, suffisamment mordue pour désirer la fusion avec mon sujet, j'espère que ce texte répondra aux attentes : d'abord de celles et ceux qui souhaitent en savoir plus sur cette fameuse histoire d'une scène de l'art à Châteauroux, ensuite des autres, qui y chercheront aussi une possible histoire de l'art parallèle, loin des centres mais toujours au cœur de celui-ci. J'ai pensé ce court ouvrage comme une sorte de cheminement, qui viendrait à l'encontre des grands récits autoritaires : de ce fait, il est impossible d'espérer trouver un ordre précis à celui-ci. Il s'envisage par petits chapitres possédant chacun sa chronologie propre, certains se recoupant.

Travailler sur Châteauroux a été pour moi un immense bonheur, permis par mon premier « fixe » berrichon, David Legrand : c'est par lui que toutes les personnes interrogées ont pu être contactées. C'est aussi grâce à lui que j'ai pu vivre des situations hautement improbables ces dernières années : aller voir des expositions dans le cabinet d'ophtalmologie de Sylvie Raynaud rue Ledru-Rollin, être reçue par le directeur du Musée David Chanteranne dans les locaux parisiens du très feutré « Souvenir napoléonien », discuter de l'histoire castelroussine avec Arlette Lacour dans un des bars à prostituées les plus sinistres de Pigalle (l'enregistrement est à moitié couvert par un CD des meilleurs titres de France Gall passé en boucle en fond sonore), écouter l'historien d'art Bertrand Tillier évoquer le coiffeur-taxidermiste de Châteauroux...

Il y a quelque temps, j'ai passé un entretien d'embauche. Un des membres du jury me demanda ce qui pouvait rassembler mes différentes recherches. Ne sachant que répondre, j'ai tenté : « Peut-être une certaine idée de la marge ? » Un autre membre du jury, qui devait se retenir depuis longtemps, exulta : « Ah eh bien ça, oui ! Châteauroux, on peut dire que c'est la marge ! » Je rétorquai : « Non, vous vous trompez : Châteauroux, c'est le centre ».

Châteauroux - le centre la marge (compilation)

L'imaginaire castelroussin, c'est d'être à la fois au centre et à l'extérieur. Mais au milieu, il n'y a rien. C'est une manière d'être nulle part. C'est plouc, c'est bien. En temps de guerre,

on sera tranquilles, il n'y a rien à défendre ici. Châteauroux, c'est pour beaucoup de parisiens le premier arrêt pipi pour les enfants quand on descend dans le Sud. Quand il n'y a rien, tu es obligé d'inventer ton paysage. L'underground castelroussin n'est sans doute pas plus plouc que la sous-banlieue de Portland. Ce genre de ville ne suscite tellement aucun désir, qu'il finit par se passer quelque chose. Châteauroux, c'est un fantasme. Il n'y a rien à y faire, c'est le plus mince possible, c'est rien. Mais comme il y a rien, on en fait quelque chose, on est obligé d'être créatif, il n'y a pas d'ennui possible. À partir du minimum, tout arrive. Châteauroux, quand même, ça n'a aucun intérêt. Châteauroux a une capacité de créativité collective. C'est une ville moyenne neutre, proche de Limoges, de Poitiers, de Tours, d'Orléans et de Bourges : on peut tout faire. Décidément je suis habituée aux villes laides. Il y a de la condescendance pour Châteauroux, mais aussi de la bienveillance, de la sympathie. C'est une ville qui était vivante, pétillante. Personnellement, j'ai trouvé cela très bizarre que cette petite ville génère autant de dynamisme artistique. C'est une ville absurde, avec des artistes fantasques. C'est une ville qui peut surprendre : elle est pesante, car il y a un manque de culture et d'émulation, mais il y a aussi des richesses, des échanges. Les Castelroussins ont eu besoin de créer une légende sur la ville, et ce n'est pas donné à tout le monde. Châteauroux est loco-localiste, c'est vraiment la pampa, les Indiens, on peut tout réinventer. Pour moi, Châteauroux est un mythe. Il se passe toujours quelque chose d'effervescent à Châteauroux. C'était une ville à l'ancienne très vivante, plus tard c'est devenu un désert. Châteauroux, c'est comme un film de Chabrol ou un livre de Simenon, avec des fils de notables. Châteauroux, c'est un prototype chabrolien dont je ne sens pas la matière formatrice. Châteauroux est une auto-scène. Châteauroux est, j'en suis persuadé, un lieu totalement Morlock. L'esprit de Châteauroux se prolonge hors de Châteauroux. Châteauroux est une ville incroyable. Châteauroux, c'est mon centre du monde en France. Châteauroux, c'est l'équateur de la France. Il y a des lieux qui sont destinés à faire partie de nos vies, c'est le cas de Châteauroux. Châteauroux est un des centres du monde. Giraudoux parlait de « placidité centrale » à propos de Châteauroux : mais sous la placidité, cela remue. Dans les villes sans imaginaire, il se passe des choses. À Châteauroux, on pouvait se réapproprier des espaces de pensée. Je ne savais pas placer Châteauroux sur la carte, mais c'est là que je suis partie travailler. La ville est fantôme, mais elle a une âme. La ville n'est pas dure, mais elle n'est pas claire. Châteauroux s'est construite sur une fiction de ville impériale. Châteauroux a été un lieu d'avant-garde dans le champ de l'art contemporain, un lieu novateur. Châteauroux est un lieu assez isolé, ingrat, mais avec une histoire incroyable : la base américaine, c'est vraiment le Far West, une bouée de sauvetage, un exotisme, une aventure, un lieu de fantasme. Châteauroux est devenu un lieu de notre vie. Châteauroux, c'est ça : à un moment donné, tu es nulle part. On aimait créer des histoires à partir des dysfonctionnements de la ville de Châteauroux, c'était la bifurcation parfaite pour s'inventer une histoire et la réinventer. On voyait Châteauroux comme une zone chiante, ennuyeuse au possible, alors on peut dire que Tarkovsky nous a aidés à aimer notre ville désolée. Cette ville contient plus d'histoires que celle qui veut dominer et à laquelle on est soumis. Il y a tout un mythe autour de Châteauroux. Châteauroux, c'est super triste, et de plus en plus triste. C'est ça l'originalité de Châteauroux : dans une ville où il n'y a rien, il faut développer l'imaginaire. Je ne voulais pas être *contre* Paris, mais *avec* Châteauroux. Enfant, je disais *Châteautrou*, parce que c'est vraiment un trou, une béance. Je vois Châteauroux comme une énigme. On se prend au jeu du mythe castelroussin. Châteauroux est une petite ville, donc quand il se passe des choses, il y a une vraie proximité. Il y a eu un désir de détruire l'image bourgeoise et conformiste de Châteauroux. Ce qui m'a marqué, c'est le calme, une ville très calme. C'est

un village, tout le monde se connaît : comme c'est isolé et petit, il y a de la place pour des histoires, des rencontres. La présence américaine a sans doute été assez glauque mais le récit collectif l'a transformée en moment formidable. Pour moi qui venais d'un village, Châteauroux était une ville hyperactive. Il y a une vraie fraternité castelroussine, c'est un cercle d'initiés, peut-être un peu clanique. Châteauroux était à l'époque l'échantillon de « La France ».